

GANDOLFI, Alain. *La perestroïka et le Tiers-monde, 1985-1991*. Paris, Presses universitaires de France, 1992, 239 p.

Raül Bernal Meza

Volume 25, numéro 1, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703287ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703287ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Meza, R. B. (1994). Compte rendu de [GANDOLFI, Alain. *La perestroïka et le Tiers-monde, 1985-1991*. Paris, Presses universitaires de France, 1992, 239 p.] *Études internationales*, 25(1), 164–166. <https://doi.org/10.7202/703287ar>

blèmes économiques et surtout de réconcilier les différentes communautés. Seule la démocratie pourrait en effet désamorcer l'état de maturation de la guerre civile que plusieurs États arabes nourrissent en leur sein. Le nationalisme arabe antérieur n'accordait pas, ou très peu, de place aux minorités linguistiques et culturelles, empêchant soit une véritable union nationale (la nation arabe) ou locale (les États arabes).

Le livre du Professeur Carré se situe entre la sociologie politique et l'étude de la pensée politique arabe. L'auteur s'exprime ici au travers de plusieurs penseurs politiques qui ont marqué leur époque, que ce soit Michel Aflaq, Zaki Arsouzi pour l'idéologie baassiste; Naji Alloush, Mahmoud Darwish, Georges Habache et Nayef Hawatmeh pour le palestinisme; Sayyib Qutb, Muhammad Faddlallah, Ali Shariati pour l'idéologie islamiste. Il s'agit donc d'un ouvrage dense qui témoigne de la richesse de la pensée politique arabe, contrairement à ceux où l'on affirme que celle-ci est plutôt pauvre. L'auteur aurait cependant pu faire une distinction entre l'idéologie et son application. Par exemple, on sait que plusieurs éléments de la plate-forme baassiste telle que conçue par Michel Aflaq, étaient utopiques, mal définis et ne furent jamais véritablement acceptés par les tenants du Ba'th. Ces penseurs politiques ont certes eu une influence sur leur époque, mais d'une manière limitée. Les réflexions sociologiques, particulièrement celles portant sur la modernité et l'occidentalisation sont, au contraire, mieux étoffées par l'auteur, quoiqu'elles aient déjà été exprimées plus en profon-

deur ailleurs (Bertrand Badie, 1986). Olivier Carré rejette cependant un peu trop rapidement la résurgence de l'islam. L'islam politique pourrait bien s'avérer être une force beaucoup plus grande que celle perçue par Olivier Carré. La corruption et l'inefficacité des dirigeants actuels suscitent en effet beaucoup de frustration dans certains pays arabes où la situation sociale ne s'améliore pas. Il reste cependant à voir, comme le démontre l'auteur, si les islamistes, au-delà de la contestation, seront en mesure d'apporter des réponses réelles aux problèmes actuels. Les gouvernements islamiques en Iran et au Soudan n'ont pas accompli beaucoup plus que leurs prédécesseurs. Somme toute, ce livre vaut la peine d'être lu surtout pour se familiariser avec les plus grands penseurs arabes contemporains.

Martin BENJAMIN

Chargé de recherche au CQRI

GANDOLFI, Alain. *La perestroïka et le Tiers-monde, 1985-1991*. Paris, Presses universitaires de France, 1992, 239 p.

Dans cet ouvrage, Alain Gandolfi analyse les répercussions du processus mis en place par Mikhaïl Gorbatchev sur les relations de l'URSS avec les pays sous-développés du Tiers-monde. Autrement dit, l'auteur tente de mesurer la portée des profonds bouleversements produits par la perestroïka et les effets de l'éclatement de l'URSS pour ces pays qui s'étaient laissés attirer par les idéaux socialistes et qui découvrent subitement que l'URSS, elle-même, procède à une nouvelle «révolution». Si la Communauté des États indépendants ne représente sans

doute plus un adversaire pour l'Occident, constitue-t-elle un nouveau rival pour le Tiers-monde (p. 15) se demande l'auteur. Et quelles leçons tirer de ces événements, puisqu'à bien des égards les vices de la société soviétique sont les mêmes que ceux du Tiers-monde ?

Dans la première partie, Gandolfi décrit l'origine des relations internationales des pays du Tiers-monde et leur échec dans leur tentative de tirer profit de la division entre les mondes capitaliste et socialiste tandis que les deux Grands se servaient d'eux pour des objectifs de suprématie mondiale. Avec l'arrivée de la perestroïka, le Tiers-monde s'aperçoit que son rôle au sein de la communauté internationale risque de changer en raison de la réconciliation des deux Grands. Quarante-cinq ans après avoir été le principal théâtre du conflit Est-Ouest, les pays du Tiers-monde en deviendront-ils de nouveau la victime ?

La sécurité collective, but de la charte des Nations unies, peut maintenant devenir réalité avec la perestroïka et la fin de la guerre froide. L'auteur passe donc ensuite en revue les conflits régionaux qui existent dans le Tiers-monde. Il en conclut que les processus révolutionnaires, tels que le cas nicaraguayen, et les mouvements révolutionnaires salvadorien et guatémaltèque seront livrés à leur propre sort. De plus, les relations inter-étatiques vont connaître de profonds changements et une rédefinition (p. 54), le tout se déroulant dans un nouvel ordre dominé par des idéaux – et intérêts – occidentaux. Comme le dit l'auteur, la volonté du Conseil de sécurité n'est pas l'expression de la volonté profonde de la communauté

internationale mais la traduction d'une hiérarchie d'intérêts au sommet duquel sont placés actuellement ceux des États-Unis (p. 82).

Un des derniers thèmes intéressants que propose l'auteur dans cette première partie est celui de la « démocratie internationale » que soutient le principe « un État, une voix » et qui devrait tenir compte de la distribution du pouvoir dans la société internationale. En réalité, la perestroïka et la fin de la guerre froide ont modifié ce rapport et maintenant le Conseil de sécurité mène de nouveau le jeu en reconstituant un directoire mondial. Il en est de même dans les institutions financières internationales où ceux qui en fait ont le pouvoir de payer, ont le pouvoir de dicter leur loi aux pays du Tiers-monde. Ici, la loi est celle de l'ajustement structurel et elle permet un clivage toujours plus grand entre riches et pauvres.

D'autre part, les événements à l'Est ont un effet très particulier sur l'aide internationale des pays industrialisés. Maintenant, l'Occident redéfinit ses priorités et l'ensemble des pays du Tiers-monde semble faire les frais de la perestroïka. À ce niveau d'analyse, l'auteur revient aux principes de la pensée réaliste, en soulignant que les États n'ont pas d'amis, mais seulement des intérêts.

Dans la deuxième partie, Alain Gandolfi met l'accent sur les thèmes de la démocratie et du développement qui d'ailleurs sont indissolublement liés. Ces thèmes lui permettent d'aborder la situation de la démocratie dans le Tiers-monde, en particulier en Afrique noire, où l'auteur présente « les chemins difficiles de la

démocratisation». En ce qui concerne l'Amérique latine, le processus était déjà amorcé; la perestroïka et la fin de la guerre froide n'ont fait que contribuer à son accélération.

La conclusion de l'auteur est que les pays du Tiers-monde ne rattrapent jamais le retard accumulé sans que se manifeste une véritable solidarité internationale. Sans aide, les pays en développement risquent d'être abandonnés sur le chemin de l'oubli ou tout simplement livrés aux appétits des grandes firmes internationales.

S'il y a une critique à formuler sur ce livre, c'est que l'analyse des politiques internationales des pays du Tiers-monde qu'expose Gandolfi est faite à partir de la perspective des grandes et moyennes puissances et non à partir des objectifs qu'en soi-même ces politiques pourraient avoir. Cependant, sa lecture permet d'attirer l'attention sur des événements contemporains qui frappent si durement les pays du Tiers-monde.

Raúl BERNAL-MEZA

Centre d'Études internationales, CERIAL
Mendoza, Argentine

HÉRAUD, Guy. *L'Europe des ethnies*.
Bruxelles, Bruylant-L.G.D.J., Coll.
«Axes Savoir, no. 7», 1993, 211 p.

Il n'est guère étonnant que ce petit ouvrage extrêmement dense ait fait l'objet de deux rééditions, car il constitue, sans aucun doute, un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent aux relations internationales et, surtout, interculturelles. En 1963, lorsque cet ouvrage a été publié pour la première fois, le monde

vivait totalement dans le cadre rigide imposé par la guerre froide et la guerre des blocs n'était pas très favorable à la reconnaissance de l'idée de nation et encore moins à une approche ethnique ou linguistique des problèmes.

De nombreux pays du Tiers-Monde vivaient la décolonisation et de nombreux nouveaux États indépendants étaient définis sur la même base aléatoire que l'avaient été les colonies auxquelles ils succédaient. Pas question de toucher aux délicats équilibres politico-ethniques et encore moins aux frontières car cela aurait pu, et peut d'ailleurs toujours, déclencher une succession incontrôlable de conflits. Le monde communiste était quasiment impénétrable et on sait aujourd'hui avec quel machiavélisme les dirigeants, Staline et ses successeurs, ont manipulé les ethnies comme des pions sur un échiquier pour créer un déséquilibre permanent propice au maintien du pouvoir central et à l'apparition finale de l'*homo sovieticus*. Quant au monde développé, il ne faisait guère mieux dans ce domaine puisque la plupart des pays achevaient à peine leur «normalisation» culturelle intérieure, faisant glisser le «mot «nation» du sens de groupe linguistique à celui de «sujets d'un même pouvoir souverain»» (p. 10).

Que l'on soit donc à l'Est, à l'Ouest ou au Sud, la reconnaissance de la spécificité des minorités nationales ou des groupes linguistiques était exclue pour de nombreuses raisons. Dans de telles conditions, l'approche «ethnopolitique» de Guy Héraud était totalement prémonitoire. Citons rapidement quelques sociétés ou nations qui n'avaient pas encore